

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

VI

(Suite)

Tous les soirs, on la voyait arriver à la fabrique. Et tous les soirs, hélas ! elle recevait la même réponse de Mabillot : On ne savait rien ; nulle part on n'avait retrouvé les traces de Bertine et de Charlot.

Alors elle se désespéra. Elle ne dormait plus. Elle passait les nuits à pleurer. Sur le point d'être heureuse, retomber ainsi dans l'abîme noir de ses angoisses et de sa solitude !...

A qui s'adresser, dans un pareil malheur ?

Elle se heurtait partout à des impossibilités. C'était le néant qui s'ouvrait devant elle.

Elle écrivit à Paris, à l'Assistance publique, se rendit à la préfecture de Lille, s'adressa à la police.

Mais tout ce monde restait inactif, ou bien les recherches étaient infructueuses.

Alors elle prit le grand parti de retrouver elle-même sa fille. Oui, elle y userait ses derniers sous ! Et quand elle n'aurait plus d'argent, elle mendierait le long des chemins !

Elle interrogerait tout le monde.

Elle irait jusque vers la frontière même, croyant que l'enfant avait déposé les recherches en passant en Belgique.

Oui, elle partirait. Et elle mourrait à la peine, s'il le fallait.

Et tout de suite, sans plus tarder, elle mit son projet à exécution.

VII

Où diriger ses recherches ? Quel plan adopter ? Était-il même possible d'agir par raisonnement et d'adopter un plan ? Non. Il fallait qu'elle allât au hasard, car c'était le hasard seul qui pouvait conduire sur les traces de Bertine.

A pied, au milieu des fatigues sans nombre, par l'âpre froid de ce cruel hiver, elle parcourut les villages voisins de Saint-Remy : Damousies, Ferrière-la-Grande, Ferrière-la-Petite, Beauport, jusqu'à Wattignies. Et elle ne se contentait pas de visiter les villages, d'interroger les habitants, d'entrer dans les auberges, aux carrefours des chemins, mais elle visitait aussi les usines, interrogeant partout, donnant le signalement de Bertine et de Charlot tel qu'on le lui avait indiqué à elle-même, à la fabrique Laverjol.

Elle se disait que les enfants n'avaient pu rester bien longtemps sans ressources et qu'ils avaient dû chercher de l'ouvrage.

Après avoir parcouru toute la contrée jusqu'à Maubeuge, elle revint à Saint-Remy, avec le suprême espoir qu'au village, à la fabrique, on lui apprendrait une bonne nouvelle.

Mais on avait déjà oublié son histoire.

Restait la Belgique.

—Oui, se dit-elle, je suis sûre qu'ils sont passés là, pour être plus tranquilles... Il ne faut pas perdre de temps.

La frontière n'était pas loin.

Ce furent des étapes fiévreuses de la pauvre femme dans tous les villages et hameaux flamands, de Beaumont jusqu'à Chimay ; elle n'oublia pas un coin, pas une ferme, se disant que c'était justement là où elle négligerait d'aller que les enfants peut-être auraient cherché un abri. Erquelines, Thiremont, les Hautes-Wiheries, jusqu'à Thuin, jusqu'à Binche, jusqu'à Mons, elle parcourut tout le pays noir, industriel dans son affolement de pauvre femme en détresse.

Des enfants, on en voyait partout. La plupart avaient leurs parents. S'ils s'en trouvaient d'orphelins, on avait connu le père et la mère ; les doutes ne pouvaient donc venir.

Quant à des enfants vagabonds, venant de France et s'étant embauchés pour faire n'importe qu'elle besogne, on n'en connaissait pas.

Elle revenait, désolée, lorsque près de Chimay on lui donna un renseignement qui fit bondir son cœur.

Elle avait demandé l'hospitalité dans une ferme isolée, perdue au milieu de la campagne, non loin de la frontière.

Elle y passa quelques heures endormie, harassée, ne songeant même pas qu'elle mourait de faim.

Elle avait tant marché depuis quelques jours que ses pieds en étaient meurtris ; la neige constante avait brûlé ses chaussures.

—Madame, dit-elle à la fermière, qui tenait en même temps une auberge, comme cela est commun sur les routes de Belgique, donnez-moi, je vous prie, de quoi manger.

La fermière était une grosse femme blonde, à l'air placide et très doux, un peu lente et calculant tous ses mouvements.

—Vous venez de loin, ma pauvre femme ?

—Mon Dieu, non, mais il y a si longtemps que je marche !

—Comment cela ?

Elle raconta son histoire. Chaque fois, elle donnait ainsi tous les renseignements qu'elle pouvait.

La fermière l'écoutait, très émue, malgré son indolence.

Tout à coup, elle interrompit Liette.

—Un petit garçon et une petite fille ? demanda-t-elle.

—Oui. Mon Dieu, sauriez-vous quelques choses ?

—Dame je l'ignore. Ne vous faites pas trop d'illusions. Quel âge ont-ils à peu près, ces enfants ?

—La jeune fille a quinze ans environ et le petit garçon dix-huit ou dix-neuf ans, mais il n'est pas très grand et ne paraît pas plus âgé que ma fille.

—C'est cela, murmura la fermière.

—Vous les connaissez ? Vous les avez vus ?

—Doucement, Doucement, vous dis-je.

—Parlez, oh ! madame, parlez ; ne comprenez-vous pas mon impatience ?

Mais la Flamande restait très calme.

—Je ne dis pas que ce sont les enfants que vous cherchez, ma pauvre femme, mais enfin je crois avoir vu ici même un garçon et une fille qui ressemblent à ceux dont vous me faites les portraits.

Liette était si émue qu'elle avait peine à se tenir debout.

Elle ne pensait plus qu'elle tombait de fatigue et de faim.

L'espoir la faisait renaître. Elle était prête à repartir, à courir de nouveau, par cette neige et ce froid, dans les bois, dans les campagnes, dans toute la désolation de cet hiver.

—Vous les avez vus, ici... Mon Dieu ! est-ce possible !... Et il y a longtemps ?... Oh ! vite, vite, parlez !

—Je les ai vus à plusieurs reprises et la dernière fois aujourd'hui même...

Une joie divine transfigurait Liette.

—Où sont-ils ?

—J'ai peur vraiment de vous donner un faux espoir...

—Non, non, vous ne vous trompez pas, mon cœur me le dit.

—Voici la chose : un contrebandier français, qui habite dans la forêt de Trélon, vient régulièrement à la ferme chercher des marchandises qu'il emporte en ballots. Jadis, il était seul, avec un chien, que l'on nomme Papillon. Mais voilà plusieurs fois que je le vois arriver avec deux enfants de l'âge de ceux que vous cherchez. Je lui ai demandé où il s'était procuré ces petits, dont la gentille figure m'intéressait.

—Et il vous a répondu ?

—Deux recrues m'a-t-il dit. Il n'a pas donné d'autres explications.

—Ensuite ?

—C'est tout ce que je peux vous dire.

—Comment s'appelle cet homme ?

—Jennekin.

—Et le nom du village qu'il habite ?

—Je vous l'ai dit : dans la forêt de Trélon ; sa maison est tout à fait isolée, ce qui est bien commode pour la contrebande, mais elle dépend du village de Solre. Ce n'est pas très loin d'ici.

—Et vous avez vu ces enfants aujourd'hui ?

—Oui. Ils étaient encore à la ferme, couchés dans la grange avec Papillon, quand vous êtes arrivée !

Elle tressaillit. Si c'était Bertine !

—Et où puis-je les trouver ?

—A Solre, sans doute, où ils arriveront dans la nuit.

A Solre où elle arriva dans le courant de la nuit, Liette se rendit dans une forge qui flamboyait au milieu des ténèbres et s'informa, auprès d'un ouvrier, de la demeure de Jennekin.

On la lui indiqua.

Elle y courut tout de suite, pénétra dans le jardin et vint frapper aux vitres derrière lesquelles, malgré l'heure, il y avait de la lumière.

La mère Jennekin tricotait auprès du feu, en attendant son fils parti en expédition.

Elle vint ouvrir la porte, avec prudence.

Mais, à la vue de Liette, elle parut inquiète.

—Tiens ! que me voulez-vous ?

—Asile, madame.

—A pareille heure ?... Adressez-vous au village...

—Je vous dirai pourquoi... Vous êtes mère, madame, c'est une mère qui vous supplie...

Fine Jennekin adorait son fils.

—Entrez, dit-elle.

Elle referma la porte, se rassit auprès du feu et reprit son tricot.